

et que le cadavre ne présentait pas les symptômes ordinaires de la mort. Le commissaire de police du quartier des Halles, prévenu, arriva bientôt avec un médecin qui ordonna de surseoir aux obsèques.

On se croit en présence d'un cas de léthargie.

La Corse, société philanthropique, offre dimanche soir à sept heures et demie au D<sup>r</sup> Décori, son président, promu récemment au grade de chevalier dans la Légion d'honneur, un banquet par souscription dans les salons du restaurant Nolta, 23, faubourg Poissonnière.

Nous en avertissons les compatriotes qui par mégarde ou omission n'en auraient pas été avisés.

Mlle Sylvie Flammarion, fille de M. Ernest Flammarion, vient de se fiancer à M. Alfred Montproffit, l'aimable secrétaire de la maison d'édition bien connue, que dirige le père de la charmante fiancée.

La bénédiction nuptiale sera célébrée dans la deuxième quinzaine de mars en l'église Saint-Sulpice.

## BANLIEUE

CLAMART. — Un chien enragé, appartenant à Mme Faure, domiciliée dans la rue de Paris, parcourait les rues de la commune. L'œil en feu, le poil hérissé, la bave aux mâchoires, il semait la terreur sur son passage, quand l'agent Denizot se jeta courageusement sur les traces de l'animal, l'accabla dans une impasse et le tua d'un coup de sabre. Le chien avait déjà mordu trois autres chiens qui ont été immédiatement abattus.

JEAN LAMASTRE.

## Les Premières Représentations

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE : *Messidor*, drame lyrique en cinq actes dont un prologue, poème de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Tout de suite je veux rendre hommage à la haute probité artistique, à la sincérité, à la vaillance d'inspiration témoignées dans cet ouvrage nouveau par M. Alfred Bruneau. Sa musique s'est identifiée au poème et s'est confondue en lui; pas un moment elle n'a cherché d'effet en dehors du texte; elle marche, elle s'attarde, elle progresse, se ralentit et s'arrête avec lui. Cependant l'orchestre expose, développe, élargit et unit les thèmes caractéristiques du sujet et des personnages. Le tout est l'essai le plus fier et le plus complet de drame lyrique qui ait été tenté en France, tenté et achevé sans imitation malencontreuse, sans cette copie servile du procédé des sonorités de Wagner trop accoutumée à nos jeunes compositeurs.

Donc Alfred Bruneau a vraiment fait par lui-même un effort original et, quelle qu'en soit la suite, c'est d'une plume joyeuse que je reconnais le retour du musicien du *Rêve* à l'art sincère, intelligent et volontaire.

Le livret de *Messidor* est tout entier écrit en prose et l'innovation, en dépit de l'opposition qu'elle soulève, me paraît rationnelle et utile. A quoi bon les vers et les rimés, puisque la musique porte en elle ses rythmes et ses cadences, puisqu'elle prête à la phrase une couleur particulière, puisqu'elle ajoute à la phrase une accentuation spéciale? Qui pourrait regretter les affreux vers de librettistes, outrages à la poésie et à toute langue? Où voit-on la nécessité de centons dont les mesures forment des difficultés, des obstacles pour la prosodie musicale? L'action, le dialogue se développeront plus aisément par des proses claires et sonores; la pensée du sujet se trouvera précisée dans un libre choix de mots, d'adjectifs, et le musicien n'aura plus à lutter contre une versification compacte pour en changer les périodes et le mouvement.

Mais, en cet affranchissement de la forme, tous les sujets ne sauraient convenir aux conditions, à la nature d'un théâtre de musique. Les livrets descriptifs sont antithéâtraux; il faut qu'un ouvrage de drame lyrique contienne des éléments dramatiques. Pourquoi ne pas élire dans le mythe des personnages légendaires et féériques qui représenteraient les types éternels et les passions inéluctables de l'humanité? L'amour, passion essentielle du drame, ne peut être repoussé d'un poème lyrique.

M. Emile Zola n'a point considéré cette théorie d'esthétisme wagnérien: il a prétendu allier la réalité et le symbole, la vie contemporaine et la légende. Ses proses font voir la lutte du travail avec l'usine et le capital oppressif dans un milieu contemporain où les personnages pourraient s'appeler Rességuier, Jaurès... mais au dénouement, le capital et le travail s'allient réconciliés sous les bénédictions de l'Eglise, ce qui est certes une fin consolante.

L'or maudit, l'or infâme, est présenté comme l'instrument de corruption et de mensonge, de tyrannie et de meurtre, mais le collier magique tressé d'or donne la joie et la beauté aux êtres purs, force les coupables à se livrer. Sans doute ce collier d'or symbolise l'économie, mère de la richesse, et aussi l'épargne, génératrice du bien-être, de la paix et de l'indépendance. Pourtant il se trouve un anachronisme qui au cours des cinq actes vocifère contre l'épargne, la fortune, l'esclavage du travail. On pourrait supposer qu'il est le coryphée de la foule, le porte-voix de ses haines et de ses colères, Point du tout! Au cinquième acte, le peuple condamne ce méchant compagnon qui par la puissance du collier se découvre voleur et assassin. Il se châtie lui-même en se précipitant dans un gouffre.

Avec ces éléments un peu primitifs, M. Emile Zola crut sans doute avoir créé le

drame lyrique français. Sans y prendre garde, il n'a fait que reproduire l'essentiel du premier poème de la Tétralogie: l'or maudit, nous savons sa provenance, c'est le *Rheingold*, et nous connaissons le collier qui fut le *ring*, le fameux anneau du Nibelung, du farouche Alberich, ancêtre du compagnon Mathias.

Pareilles reminiscences ou analogies sont licites à condition qu'elles ajoutent de l'intérêt au drame, mais le mélange du réel et du symbolique produit une impression de factice et de puéril. On ne tolère pas l'immixtion de la légende dans une révolte de travailleurs. L'appareil de l'usine et de grandes machines-outils exclut l'intervention des puissances surnaturelles. On ne voit pas bien de nos jours dans le département de l'Ariège un collier d'or, talisman heureux ou maudit selon l'âme de ceux qui le possèdent.

En peu de mots, voici la fable: Les ouvriers de l'Ariège sont ruinés depuis que Gaspard détourna au profit de son usine le torrent aurifère de la montagne; tous les orpailleurs ont été obligés de se mettre à la culture. Plus d'eau, c'est la sécheresse et la mort. Il faut aller chercher de l'eau à deux heures du village. Aussi Véronique ferme-t-elle sa porte à l'usiner Gaspard, dont la fille est tombée inanimée sous le soleil brûlant de midi. La vieille paysanne refuse le verre d'eau qui ranimera la jeune demoiselle et la sauvera peut-être de la mort. Mais Guillaume, le fils à Véronique, tend le verre d'eau à Hélène qui y puise la force et l'amour. Il n'a pu s'empêcher de désobéir à sa mère en faveur de celle avec laquelle il grandit, jouant les mêmes jeux. Mais Véronique furieuse accuse Gaspard d'avoir assassiné son mari dont on retrouva le corps en lambeaux au bas de la Roche d'Enfer: « Ose donc maintenant aimer, dit-elle à Guillaume, la fille de l'assassin! » Et, vengeresse, elle invoque le témoignage de Mathias, redoutable compagnon. Nous apprendrons, à la fin, que celui-ci fut le meurtrier; il sera forcé de s'avouer coupable de par la vertu magique du collier qu'il dérobera à Véronique. Mais auparavant la femme fouillant les rochers de la montagne aura découvert le mystérieux couloir, source de l'or. Elle fera tout crouler, l'or disparaîtra et elle aura vengé sa race.

Guillaume aime Hélène et le lui témoigne. La jeune fille n'est pas insensible, mais sa fortune l'empêche de céder à son penchant, d'avoir foi dans l'amour. Toujours elle redoute quelque calcul dans la recherche dont elle est l'objet. Elle souhaite la pauvreté. Son désir est bientôt exaucé. Les paysans, surexcités par les discours de Mathias, ont envahi l'usine sous la conduite de Guillaume, décidés à détruire machines et édifices. Ils n'en ont pas le temps. Un ouragan de neige, déchaîné par Véronique, jette bas la roche et tarit le torrent; la machine s'arrête, l'usine a perdu son aliment, sa richesse. Gaspard et Hélène sont complètement ruinés.

Mais entre la jeune fille et Guillaume se dresse encore le souvenir du père du jeune homme, du pauvre père ramassé les membres en lambeaux, serrant dans sa main crispée un morceau d'or trouvé le jour. Tout à l'heure, Mathias, pour avoir volé le collier d'or de Véronique, sera contraint de confesser tous ses crimes. Guillaume pourra épouser la fille de Gaspard innocent. Ainsi la pièce finira en épithalame, en hymne de joie et d'amour et devant la foule agenouillée, le prêtre, en tête de la procession, bénira les moissons dorées, « d'un geste large qui emplit l'horizon ».

On le voit, les situations dramatiques, les moments pathétiques manquent à ce livret où ne cesse de régner la confusion de la réalité et du fantastique, où les parties descriptives ralentissent sans cesse l'action, où le drame n'existe pour ainsi dire pas. La musique qui ne se sépare point du poème en souffrit l'ambiguïté. Elle se recommande, cette musique, par un style tout moderne, par une technique ingénieuse et claire, par des qualités de franchise, de sincérité, d'élévation. Elle fait corps avec le texte et, durant les deux premiers tableaux, elle a soutenu la plus belle et la plus large déclamation lyrique. Plus loin, elle a porté la peine de la monotonie du sujet; elle fut impuissante à créer du mouvement dramatique sans drame, à trouver des accents passionnés sur un sujet antilyrique, à créer l'expression rythmique de personnages incertains, de figures indéfinies. Cependant, dans l'orchestre, les leit-motiv d'abord exposés, puis harmoniquement combinés les uns avec les autres, marquaient les lignes initiales du poème et la nature des personnages. Dans l'entrelacement des thèmes régnait parfois un peu de grisaille, comme si le musicien redoutait un excès de sonorité capable de couvrir le chant scénique, très heureusement écrit pour les voix. La mélodie qui, comme dans le *Rêve*, tend à se rajourner en se rapprochant du lied, est toujours légèrement instrumentée sur les cordes. Toute la partition se meut, se développe d'une trame serrée.

Il est pourtant un endroit où l'inspiration musicale aurait pu s'exercer avec plus de grandeur, de force et de véhémence, c'est pour la conjuration du peuple contre l'usine à la clarière de la forêt. Le passage a paru dénué de couleur et de vie; mais, par contre, de quel charme mysté-

rieux, de quelle pureté, de quelle noblesse, de quelle rêverie contemplative est animée la partie du berger! La douceur, la bonté fraternelle, l'humanité du personnage est exprimée musicalement avec une suavité ineffable. Rien que la création large et bienfaisante d'une telle figure assurerait le mérite et la signification de la partition de M. Bruneau.

M. Alvarez remplit le rôle de Guillaume de sa voix charmante et généreuse; le farouche Mathias est énergiquement exprimé par l'organe de métal sonore, par l'accent sincère et véhément de M. Delmas. C'est d'un style pur, avec onction et ampleur, que M. Renaud chante le berger, ce Wolfram de la montagne. Il viendra peut-être un soir où Mme Deschamps-Jehin consentira à faire preuve d'artiste, à articuler une phrase, à nuancer une période, à prononcer un mot; c'est lorsqu'elle ne pourra plus tendre le son à l'extrémité du registre, c'est quand elle n'aura plus de voix.

HENRY BAUER.

## SOIRÉE PARISIENNE

MESSIDOR

J'arrive à l'Opéra, et mon étonnement n'a d'égal que ma surprise (comme disait le regretté Ponson du Terrail) quand je constate que le ballet de *Messidor*, placé, lors de la répétition générale, après le deuxième acte, est désormais renvoyé au début du drame. Je crois qu'on aurait mieux fait de le renvoyer aux calendes grecques... mais passons.

Pour entendre le moins possible la musique de ce divertissement (?) légendaire, je m'applique à considérer le décor d'Amable, fort beau ma foi: une immense grotte au fond de laquelle s'aperçoit un groupe: la Mère de Dieu et le petit Jésus qui laisse tomber de ses menottes du sable d'or. La mère et l'enfant se portent bien.

Cependant les danses vont leur train (oh! un train omnibus!) Mlle Robin, tout d'or vêtue, s'élève au fond de la scène, tandis que gigotte, pour lui complaire, le peuple de la Reine, sous la conduite de la brune Zambelli, et le peuple de l'Amante, dirigé par Mlle Subra, qui a bien chaud. On applaudit, avec une modération de bon goût.

Quand le rideau se relève, on aperçoit un décor broché par MM. Rubé et Moisson représentant une maison bâtie de grosses pierres, dans laquelle se démène malgré la grosse chaleur une grosse paysanne, cependant que de grosses harmonies grondent à l'orchestre et qu'une grosse cloche fait un gros *do do*; la forte rurale (Mme Deschamps) considère d'un mauvais œil le riche Gaspard dont la fille, assez imprudente pour s'exposer au soleil du Midi, semble prête à se pâmer. Le père implore pour son enfant un verre d'eau que Véronique refuse. Tout cela en prose, M. Zola n'ayant pas eu le temps de versifier son drame; pourtant, ça ne doit pas être bien difficile, essayons:

Le Président s'installe, on lève le rideau, Le père pour sa fille implore un verre d'eau; Midi sonne, chacun a très chaud, surtout elle Qui se promène au cœur de l'été sans ombrelle! Si le soleil leur donne un bon coup de marteau, Ce sera fort bien fait pour ces gens sans cerveau.

Et maintenant, j'attends les propositions de M. Bruneau pour son prochain drame. Quand je pense que ce malheureux compositeur s'est exterminé à mettre des harmonies (navrantes d'ailleurs) sous des morceaux de prose comme celui-ci: « Notre voisin Gaspard... ne se contentant pas de l'antique lavage à la main, eut l'idée d'établir une usine, etc. » Autant musiquer une table de logarithmes!

Cependant, les thèmes se suivent... et se ressemblent, du moins pour une pauvre ouvrière qui ne possède point la partition de *Messidor*; heureusement, j'en trouverai à bon compte, dès demain, tant que j'en voudrai, le long de la Seine! Il me semble distinguer un motif, déjà entendu au début de l'acte, celui de la Soif, avec des accords « altérés », bien entendu; un cor sonne la fanfare anarchiste de Mathias, M. Alvarez fait applaudir une manière de Chanson du Semeur, en *fa* sauf erreur, Véronique détaille sa légende mystique façon Holmès, d'une banalité à la fois grossière et mièvre, avec sa pédale supérieure de *si bémol*; pendant que Mlle Berthet boit, l'orchestre rugit avec un fracas terrifiant je ne sais quelle apothéotique phrase d'amour, — une tempête (de cuivres) pour un verre d'eau!

Cet acte est accueilli par des applaudissements zébrés de quelques sifflets.

Au second acte, dans un paysage automnal de MM. Chaperon, un pastoral hautbois nous annonce la venue de M. Renaud, berger de son état, qui barytonne des airs de ténor, avec belle barbe, beaux sentiments, belle limousine et belle voix, un Balthazar matiné de Wolfram; ce père décoratif et prolifique dans la main un poil solide: tout le long de la pièce, il annonce qu'il travaillera bientôt. Ah! là, là! quelle flemme!

Le public regimbe un peu à l'audition du duo d'amour, quand la jeune personne déclare à son amoureux: « Tu feras de moi la mère féconde » (fichtre!). Tandis qu'ils effeuillent leurs souvenirs d'enfance, un cor indiscret tapage et patange emmi les douceurs de ces palabres; quel drôle de cor!

On ne s'amuse pas beaucoup pendant le meeting en plein air, sauf à l'arrivée d'un ouvrier sans travail qui pèse bien 150 kilos: on dirait Blowitz. Combien pèserait-il donc s'il mangeait à sa faim?

Les figurants s'installent sur des troncs d'arbres, — ô inégalité! Les chaises de chez

Bing pour les riches, les trones pour les pauvres! — l'agitateur Delmas tenit du Jaurès, M. Alvarez chante à ravir son lied du Semeur, un peu simplet, et jette son grain aux sillons, la nuit (!), en déclarant que la moisson sera « débordante, en avril » (sic). Quel drôle de payan!

Ce qui a véritablement intéressé le public, c'est le décor de l'usine où Gaspard fait le lavage de l'or; l'eau actionne une grande roue « toute brûlante d'un feu intérieur », dit le livret, qui en a de bonnes (sans doute c'est de l'eau chaude); au fond, un torrent simulé tombe en cascade pour rire; c'est charmant.

Pour finir, Alvarez revêt la veste blanche des lauteurs roumains, les blés resplendissent dans un décor de Jambon et Bailly épatant de profondeur, le berger continue à nous promettre qu'il se mettra bientôt à l'ouvrage, et le traître Delmas se jette du haut de la Roche d'Enfer, non « dans un grand cri », comme le prétend le texte, mais dans un gouffre terrible.

Ce suicide met tout le monde en belle humeur, le berger y va d'un *six-quatre en la bémol*, la procession de Rogations arrive (comme des cheveux sur la soupe). M. l'abbé Gallois donne l'absoute. Allez, jeunes dramaturges, et ne péchez plus!

Le joli Coleuille mime le nom des auteurs qui saluent des braves panachés de sifflets; la foule se retire, péniblement impressionnée. Dans les couloirs, un vieil abonné profite de ce que ses congénères ont récalcitré contre *Messidor* pour prétendre que jamais ne pourra s'acclimater à l'Opéra aucun musicien jeune. A Bruneau disce omnes! grogne-t-il.

Bah! faudra voir!

L'OUVREUSE.

## Pluie, Humidité, Brouillard

Par ces temps de rhumes, toux, bronchites et catarrhes, il est bon de se rappeler que les meilleurs adoucissants pour la gorge et les bronches sont la *Pâte Regnaud* et le *Sirop Regnaud*.

**GOUTTE RHUMATISMES** CHÉRIFF  
INTERÈRES par le Soutien de D<sup>r</sup> WELHOFF, D<sup>r</sup> de la Faculté de Médecine de Paris.  
A Paris, chez M. G. WEBER, 2, Rue des Capucines, Paris.

**AU BON MARCHÉ**  
MAISON ARISTIDE BOUCICAUT

**Lundi 22 Février**  
et jours suivants

**GANTS DENTELLES**  
Fleurs, Rubans, Bonneterie de soie  
**PARFUMERIE**

**EAU DU WAYER** LENTHERIC  
245, Rue St-Honoré  
**CHATEL-GUYON** Obésité, etc.

**WYNAND FOCKINK**  
AMSTERDAM (fondé en 1673)  
CURAÇAO, ANISSETTE, CHERRY BRANDY,  
CORDON ROUGE (FINE CHAMPAGNE & PORTAGE)  
Dépôt unique, 2, Rue Anber, Paris.  
EXPÉDITIONS EN PROVINCE.

## NÉCROLOGIE

Nous apprenons le décès de M<sup>r</sup> Augouard, notaire à Paris. Ses obsèques auront lieu samedi, à midi, à l'église Saint-Louis.

## CHRONIQUE DES TRIBUNAUX

### Le crime de la rue des Archives

Cette affaire s'est terminée hier soir à quatre heures par un coup de théâtre: le ministère public ayant abandonné l'accusation, le jury, après quelques minutes de délibération, et sans que M<sup>r</sup> Henri Robert se soit donné la peine de plaider, a rendu un verdict de non-culpabilité.

Les charges relevées contre l'accusation et que j'indiquais hier étaient, il faut le reconnaître, très faibles; le juge d'instruction les avait jugées cependant suffisantes pour envoyer Pélissier devant le jury. Il est probable qu'elles eussent perdu de leur valeur si elles avaient été soumises à la critique d'un défenseur dans le cabinet même du juge. Mais l'instruction secrète existe encore, et, tant qu'elle existera, la justice sera exposée à des mésaventures comme celle qui lui advint hier.

Cette mésaventure s'est d'ailleurs aggravée d'un incident qui pourrait bien, suivant l'expression de M<sup>r</sup> Henri Robert, avoir sonné le « glas de l'instruction secrète ». Elle en a mis les abus en lumière d'une façon saisissante. Voici ce qu'a raconté la maîtresse de Pélissier qui a été elle-même inculpée et tenue au secret pendant quatre mois:

J'ai été mise pendant quatre mois au secret sous l'accusation d'assassinat.

A plusieurs reprises, des agents de la Sûreté m'ont offert 150 francs si je consentais à dire que mon amant était coupable du crime d'assassinat dont on l'accusait.

On me disait que je serais remise en liberté immédiatement; j'ai souffert abominablement pendant ces quatre mois de secret.

Ah! j'ai souffert! Quand on a vu que les promesses d'argent ne faisaient pas accuser mon